

Les demeures de Hermann Hesse. Essai de géographie existentielle.

A partir de documents autobiographiques, biographiques et romanesques, nous avons tenté de reconstituer l'espace de vie sédentaire du poète allemand naturalisé suisse, à partir de l'âge adulte jusqu'à sa mort. A côté du Hermann Hesse voyageur, existe en effet un homme soucieux de sa sédentarité quotidienne. Il a toujours veillé à conserver une boîte aux lettres. Très sensible à l'espace comme en témoigne sa littérature emplie de descriptions paysagères – ainsi que ses nombreuses aquarelles – Hermann Hesse peut être considéré comme un initiateur de la géographie vécue. C'est dans cette perspective que nous allons passer en revue les lieux successifs qui l'ont accueilli durablement, car des promenades et des voyages multiples, nous ne pourrions parler ici. Les lieux de ses demeures ainsi que la manière de les installer témoignent d'un soin constant porté à l'environnement familial et au paysage qui l'entoure.

Né à Calw dans le Wurtemberg en 1877, Hermann Hesse a vingt-sept ans lorsqu'il choisit réellement son premier lieu de séjour. Auparavant, il a été ballotté entre l'Allemagne du Sud et Bâle, où ses parents ont été envoyés pour travailler à la Mission protestante. Le poète a vécu son enfance et sa jeunesse à Calw, Bâle, Göppingen, au cloître de Maulbronn – où il prit part au Séminaire –, à Cannstatt, Tübingen et Bâle à nouveau. En 1904, il quitte cette ville avec sa nouvelle épouse Maria, née Bernouilli, fille d'une famille de célèbres mathématiciens de la place. Le couple s'installe alors à Gaienhofen, situé sur la rive allemande du lac de Constance. D'abord établis dans une ferme de village, de 1904 à 1907, ils font construire une maison de campagne sur un terrain dégagé et dominant le lac; ils y vivent de 1907 à 1912. C'est la période «bourgeoise» et domestique de l'écrivain, heureux en ménage comme en littérature, si l'on peut dire. Dans un texte datant de 1931, «*Beim Einzug in ein neues Haus*» (En emménageant dans une nouvelle maison), Hermann HESSE (1984a) se penche rétrospectivement sur tous les domiciles qui l'ont vu passer. Enfant, c'est sa chambre qui lui apparaît être l'espace le plus important; adolescent, c'est son bureau («*Stehpult*») qu'il a ardemment désiré, et les objets secrets qu'il fourre dans ses tiroirs. Dans sa turne de Tübingen, ce sont des portraits accrochés au mur, de Nietzsche et de Chopin notamment, et un assortiment de pipes arrangées de façon

symétrique. A partir de 1904, le poète est moins maudit et il n'est plus contraint par le besoin de vivre dans des chambres exiguës et bon marché, situées dans des quartiers peu salubres. Son mariage l'incite à commencer une nouvelle existence à la campagne. Sa femme décide de l'endroit et de la maison où ils vont séjourner, et du style de vie qu'il vont y mener, une vie simple, saine, paysanne et si possible exempte de gros besoins. Tous deux accordent beaucoup d'importance à l'environnement et à leur milieu d'habitat: leur idéal s'accompagne d'un «beau paysage», d'une «belle vue», de «belles maisons pleines de caractère, dignes, pas indifférentes» (HESSE 1984, p. 69). Leur idée, c'est une «*maison de campagne à moitié paysanne (bäurisch), à moitié de maître (herrschaftlich), avec un toit moussu, vaste, sous des arbres séculaires, avec si possible une fontaine bruissant devant la porte*» (HESSE 1984, p. 69). Sa femme découvre une moitié de ferme de village à louer dans le village de Gaienhofen, au bord du lac de Constance, alors qu'elle visite la région. La moitié de la ferme est composée d'une grange et d'une écurie que le paysan propriétaire entend conserver, celui-ci leur concédant un loyer avantageux pour l'autre moitié, où le couple s'installe sans hésiter.

Pour Hermann Hesse, la façon d'habiter marque la façon d'exister; le logement n'est pas seulement un moyen d'habitation, il est, comme pour Heidegger, une pièce-maîtresse du séjour de l'homme sur la Terre. Dans «*Bâtir, habiter, penser*» (HEIDEGGER 1958), le philosophe écrit qu'«*habiter est la manière dont les mortels sont sur terre*». Selon lui, habiter s'apparente à «*freien*», être mis en sûreté, rester enclos dans ce qui nous est parent, et qui ménage toute chose dans son être. «*Le trait fondamental de l'habitation est ce ménagement*», un ménagement de la liberté de l'être. Pour un artiste, le tout est de recréer un climat propice à son imagination. La façon dont on s'installe est aussi fondamentale que la pièce d'habitation elle-même:

«*L'arrangement de cette maison avait été fait avec le beau pathos de la jeunesse, avec le sentiment d'une responsabilité propre à notre faire, avec le sentiment que ce serait pour la vie tout entière. Pour cela, nous avons aussi fait la tentative, dans cette chaumière paysanne,*

Bertrand Lévy Dr., Chargé de cours, Université de Genève, Dépt. de géographie, 9, route de Drize, 1227 Carouge.

de mener une vie campagnarde, simple et sincère, naturelle, pas citadine ou à la mode. Les idées et les idéaux qui nous conduisirent près de ce but étaient autant parents de ceux de Ruskin et de Morris que de ceux de Tolstoï. Nous avons en partie réussi, en partie échoué, mais nous l'avons fait tous les deux avec tout le sérieux, toute la confiance, tout l'abandon possible» (HESSE 1984a, p. 71) (ma traduction).

Trois ans plus tard, en 1907, le jeune couple, doté d'un premier enfant, quitte leur maison et fait construire une maison de campagne à l'extérieur du village, sur un terrain acquis à bon compte – à environ un centime de l'époque le mètre carré! – et donnant sur le lac. Le genre de vie rustique et frugal qu'ils ont mené leur a permis d'économiser, et ils peuvent s'offrir le jardin qu'ils désirent ainsi qu'une «vue étendue» – toujours cette exigence d'espace...

L'épouse de Hermann Hesse souffre de douleurs au dos, et ils estiment que des commodités telles que baignoire et un chauffe-eau ne sont pas de trop. Ils pensent aussi bénéfique pour leurs futurs enfants de pouvoir jouer dans «leur propre maison», sur «leur terre à eux», à l'ombre de «leurs arbres». En 1931, le poète s'interroge sur ce qui a pu miner ainsi son idéal de vie à la dure initial, dénué de tout sens bourgeois de la propriété: peut-être un sens inné de la vie bourgeoise, dit-il, ressurgi avec les années grasses des premiers succès. Peut-être aussi s'est-il trompé sur son compte; il ne serait pas le paysan vanté par ses mentors littéraires, Jeremias Gotthelf et Gottfried Keller par exemple; il n'appartiendrait pas aux Gens de Seldwyla (KELLER 1978), membres d'une communauté paysanne mythique, très enracinée à la terre. Il représenterait plutôt le type contraire du paysan, un nomade, un chasseur, quelqu'un qui ne peut rester en place («Unseßhafter») et qui fait cavalier seul («Einzelgänger»). A l'époque, avant 1907, il se sentait surtout un paysan par opposition à un citadin, quelqu'un proche de la nature et de la vie instinctive. En fait, il pressentait déjà que ses pulsions profondes ne l'entraîneraient pas vers une vie assurée et sédentaire. Il réalise après coup qu'il était sous l'influence de sa femme, aux goûts rustiques prononcés, beaucoup plus qu'il n'en avait conscience alors. Il se demande même à présent pourquoi il a épousé Maria Bernouilli, âgée d'une décennie de plus que lui – ce qui l'a continuellement obsédé dès le début de son mariage. Il s'est marié peut-être aussi en raison de la mort de sa propre mère, survenue en 1903; Maria, avec son visage de méridionale, lui rappelait en effet sa mère. Née Bernouilli, appartenant à une famille patricienne bâloise qui a donné le nom d'une rue de l'Université, elle n'a pas eu de peine à séduire H. Hesse, scribe alors désargenté mais ambitieux, pas indifférent à pénétrer les cercles intellectuels de la ville.

La maison de Gaienhofen est loin du village, et jouit d'une vaste vue sur l'Untersee. On y voit la rive suisse, la tour de la cathédrale de Constance, et à

l'arrière-plan, les montagnes. L'habitation est spacieuse; il y a de la place pour les enfants, pour une bonne, pour des hôtes, et H. Hesse fait aménager au sous-sol une cave à vin et à fruits – très important, le rôle du vin dans sa vie... – ainsi qu'une chambre noire pour sa femme qui pratique la photographie. Un jardin descend en pente douce; il y trace des allées sur le conseil d'un fils de paysan, y construit une cabane pour le bois de chauffe et les outils. Il plante des arbres: des châtaigniers, un tilleul, des catalpas, une haie de hêtres, une grande quantité d'arbrisseaux à baies, et de beaux arbres fruitiers (détruits durant le premier hiver). Il plante des légumes et beaucoup de fleurs, des dahlias, des centaines de tournesols de part et d'autre d'une allée, et à leur pied, plusieurs milliers de capucines de toutes les teintes, du rouge au jaune. A Gaienhofen, comme par la suite à Berne, H. Hesse entretiendra tout seul son jardin:

«C'était beau et riche en enseignement, et cela devint pourtant à la fin un pénible esclavage. Jouer au paysan était joli, tant que cela restait un jeu: quand cela se transforma en habitude et en devoir, la joie s'en alla» (HESSE 1984a, p. 75).

Hermann Hesse note que notre âme façonne diversement les images de l'Umwelt qui nous a entourés; elle les rectifie ou les falsifie. Prenant à témoin sa seconde demeure de Gaienhofen, il avoue se souvenir avec une grande précision du jardin et surtout de sa chambre de travail, de son balcon spacieux. Il se remémore jusqu'à la place qu'occupait chaque livre dans la bibliothèque; en revanche, son souvenir des autres pièces est curieusement estompé. Généralement, les espaces où le poète s'est investi corps et âme, son jardin et sa salle de travail, ressortent avec la plus nette des clartés. Les endroits que l'on se remémore le plus distinctement ne sont pas forcément ceux où l'on a passé le plus de temps, mais ceux dans lesquels on s'est engagé avec une émotion intense. Ces espaces-là constituent les nœuds de notre espace existentiel qu'une circonstance particulière est à même de délier beaucoup plus tard, faisant ressurgir une cascade d'événements jusque-là enfouis dans la mémoire. La contemplation aide à l'enchaînement des images qui remontent en nous, dans un état de bouillonnement extatique et serein, moments privilégiés de la fermentation poétique. C'est la nature autant que la culture qui a la main haute sur ces instants de vibration intime avec le cosmos. S'il est vrai que la nature, qui entre pour une large part dans la constitution de notre espace existentiel personnel, et qui se présente sous la forme d'un état de rapports autant que de réalités indépendantes, l'une des demeures sans égale du poète est la nature paysagère, en somme la relation affective que l'être entretient avec elle. En 1908, H. Hesse a écrit un texte intitulé «*Vom Naturgenuss*» (De la jouissance de la nature) (HESSE 1973a), et portant sur le rapport que l'on doit entretenir avec cette dernière. Il dé-

conseille de la considérer sous un œil exclusivement utilitaire ou esthétique, il ne faut pas se comporter vis-à-vis d'elle comme un partenaire intéressé tel le paysan, le chasseur ou le cueilleur, le botaniste, le géologue ou l'ingénieur, ou encore comme le peintre citadin qui en fait un objet de jouissance esthétique. La nature est beaucoup plus qu'une matière-ustensile, travaillée à des fins économique, scientifique ou esthétique; elle donne un sens à l'existence. Nous devons vivre avec elle et en être conscients, qu'elle nous apparaisse belle ou laide. Par «jouissance de la nature», le poète n'entend pas un état de bien-être sans être obligé de rendre des comptes («nicht ein rechenschaftsloses Wohlbefinden») mais une vie commune et partagée avec elle (HESSE 1973a, p. 101). La prétendue «beauté» d'une région ou du temps n'y joue pas un grand rôle, car cette beauté, même si elle existe, est déjà une abstraction issue de la vue: «*La nature est belle partout ou nulle part*» (HESSE 1973a, p. 101). La nature, même hostile, doit être appréciée comme telle, et ne jamais engendrer l'indifférence.

Quatre ans seulement après avoir fait bâtir sa maison, H. Hesse songe à quitter Gaienhofen. La vie du couple bat de l'aile; peut-être la nature lui joue-t-elle des tours. Maria, de caractère plutôt renfermé, tombe dans des accès fréquents de mélancolie, et Hermann, qui est atteint de la pathologie de la fuite, saisit tous les prétextes pour partir en voyage: d'abord en Italie, avec deux de ses amis proches, le compositeur Othmar Schoeck, et le chef d'orchestre Fritz Brun, puis en Extrême-Orient avec Hans Sturzenegger le peintre et enfin en conférence au début de 1912, à Vienne, Prague et Dresde. Ces escapades lui donnent à voir le monde et lui rendent la faculté de la vision paysagère (que l'on perd si l'on ne voyage pas, car un paysage s'individualise grâce à la comparaison avec d'autres espaces, différents), mais elles ne résolvent en rien ses problèmes familiaux. Pour R. Freedman, il est difficile de dire lequel des deux membres du couple est le plus accablé psychologiquement et physiquement: tous les deux ont une longue histoire d'angoisse mentale; tous les deux ont été victimes de dépressions, de rhumatismes et de maux de tête (FREEDMAN 1978, p. 157). Mia aimerait retourner en Suisse avec ses trois enfants, l'aîné ayant l'âge d'aller à l'école. En 1912, H. Hesse cherche à partir avec son épouse, car il n'est pas encore question de divorcer.

«Le lieu vers lequel nous voulions tendre à présent, après les huit années à Gaienhofen, était Berne. Nous ne voulions pas à vrai dire vivre dans la ville même, cela nous serait apparu comme une trahison de nos idéaux, mais nous désirions chercher une maison tranquille de campagne à proximité de Berne, une maison peut-être semblable au merveilleux domaine rural où habitait mon ami Albert Welti, le peintre, depuis quelques années. Je lui avais rendu visite à Berne à plusieurs reprises, et sa jolie petite propriété légèrement à

l'abandon, située loin à l'extérieur de la ville m'avait beaucoup plu. Et, cela mis à part que ma femme conservait de ses souvenirs de jeunesse un grand amour pour Berne, la vie bernoise et son site géographique ancien, du moins pour moi, la circonstance de connaître un ami là-bas tel Welti fut déterminante, lorsque je me décidai pour Berne» (HESSE 1984, p. 76).

Le malheur fait que Welti et sa femme meurent coup sur coup deux mois avant que les Hesse doivent rejoindre Berne. Hermann et Mia ne désirent pas prendre leur succession par tourment moral; ils cherchent une autre maison, mais ils ne trouvent rien qui leur plaise; ils finissent par reprendre la maison des Welti avec leur chien-loup (HESSE 1984, p. 77). La maison, une ferme dans le style bernois, avec un pignon arrondi, est située sur le Melchenbühlweg, en amont du château de Wittigkofen. C'est une demeure idéale pour les Hesse, avec un jardin, un bosquet d'arbres, un morceau de terre où paissent quelques vaches dont s'occupe un paysan. «*Derrière la maison bruissait une jolie fontaine en pierre, la grande véranda exposée au sud était entourée d'une immense glycine, de là le coup d'œil portait sur le voisinage et sur de nombreuses collines boisées des versants. On voyait toute la chaîne de montagnes qui part du territoire des contreforts de Thoune et qui court jusqu'au Wetterhorn, avec les grandes montagnes du groupe de la Jungfrau au milieu*» (HESSE 1984, p. 78). Hermann Hesse conserve quelques souvenirs lumineux du paysage: la beauté de la maison, le panorama incomparable, le coucher de soleil sur le Jura, les bons fruits, la vieille ville de Berne où il compte quelques amis et où il peut écouter de la bonne musique. Cependant, prémisse de mauvais augure qui va entraîner une véritable série noire, sa femme, d'abord enchantée par la maison, va développer un complexe d'oppression et de crainte. Elle imagine que rôdent des fantômes et la mort, hantée qu'elle est par le signe avant-coureur de la mort des Welti. Le troisième et dernier enfant tombe très malade, en même temps éclate la Première Guerre Mondiale, et l'on conçoit qu'en ces moments pénibles, la confiance et la sérénité de Hermann Hesse soient ébranlées.

La Première Guerre Mondiale est l'occasion de témoigner son pacifisme. Dans un fameux article envoyé à la «*Neue Zürcher Zeitung*» le 3 novembre 1914 intitulé «*O Freunde nicht diese Töne*» (HESSE 1914), article qui sera repris par une vingtaine de journaux allemands, il exhorte les journalistes et les écrivains des deux parties à transcender les divergences politiques. Il faut sauver l'héritage commun de la culture universelle, le théâtre d'un Shakespeare, la poésie française, ou la musique allemande. Pendant la guerre, il écrit des récits d'espoir pour la très officielle «*Verlag der Bücherzentrale für deutsche Kriegsgefangene*» (édition de livres destinés aux prisonniers de guerre allemands, dépendant de la légation d'Allemagne à Berne). Ce faisant, il aide

moralement durant le conflit des centaines de milliers de prisonniers internés en France, en Angleterre, en Russie et en Italie.

De cette époque où se laissent surprendre quelques accents patriotiques date la riche correspondance qu'il a entretenue avec deux écrivains français contemporains, André Gide, proche du piétisme protestant par son ascendance familiale, et Romain Rolland, l'auteur de Jean-Christophe et du célèbre pamphlet *Au-dessus de la mêlée* (ROLLAND 1915). En 1915 commence le dialogue entre Romain Rolland et Hermann Hesse (ROLLAND 1972), qui ont été rapprochés par une commune horreur de la guerre. C'est l'écrivain français qui prend l'initiative de lui écrire, le 26 février 1915, après avoir pris connaissance de l'article pacifiste du 3 novembre 1914, paru dans la «*Neue Zürcher Zeitung*». Leur première rencontre date du mois d'août 1915, quand Romain Rolland séjourne aux hôtels Bellevue et du Parc, à Thoun, et s'arrête à la station d'Ostermundigen, dans la campagne bernoise. Le Journal de Romain Rolland dévoile :

«Hesse semble avoir 35 ans. Il est de taille moyenne et de figure ingrate, tête ronde, le poil rare, presque pas de sourcils, une moustache pauvre, les yeux bleu-gris derrière des lunettes, le regard froid (...), la mâchoire forte et décharnée. Il sait très mal parler français; cependant, il a la bonté de faire l'effort, soutenu pendant trois heures, de converser avec moi dans cette langue» (ROLLAND 1972, p. 27).

La vie dans la campagne bernoise est rude, la maison n'a pas d'électricité et le pétrole manque; l'auteur n'a plus d'argent, il envoie ses enfants en pension, sa femme est toujours malade. Il chausserait volontiers des bottes de sept lieues, mais il lui faut attendre le printemps 1919 pour être affranchi de sa charge à l'Office de l'aide sociale pour les prisonniers de guerre. En avril 1919, il semble qu'il se trouve dans le Locarnais en mars déjà, où sa femme, séparée de lui mais pas encore divorcée, de retour d'une cure en clinique psychiatrique, s'établit. Précisément Maria Hesse habite Arcegno – là où vit encore Heiner Hesse son fils, que j'ai rencontré. Hermann préfère se transporter à une certaine distance de là, dans le Sottoceneri. Là, il dit qu'il n'existe moralement pour lui qu'une seule possibilité d'exister, celle de se consacrer au travail littéraire, en dépit de la destruction de sa vie familiale et de ses soucis financiers. Il trouve à Montagnola, au-dessus de Lugano, un appartement à la Casa Camuzzi, une sorte de palais baroque assez extravagant, y fait venir sa table de travail et ses livres, et s'y établit dans des meubles loués. Pourquoi le Tessin? Comme l'affirme R. Freedman (1978, p. 201), H. Hesse veut d'abord se diriger vers le Sud, vers une terre où des accents retentissant de latinité se font entendre. Après Nietzsche, Richard Wagner, Goethe et les empereurs germaniques du Moyen Âge, le poète recherche dans l'exil en pays italophone une part de régé-

nération culturelle, psychique et physique. Déjà, «*Le dur passage*» de 1916, préfigure le passage du Gothard (HESSÉ 1917): avec la nouvelle *Klein et Wagner*, composée en 1919, donc tout de suite après l'arrivée du poète en terre tessinoise, H. Hesse ne retrace-t-il pas sa propre histoire?

«Dans l'express qui l'emportait, Frédéric Klein, vaincu par la fatigue et l'émotion, après ses démarches précipitées, sa fuite et le passage de la frontière, s'effondra brusquement. Quel tourbillon d'événements, d'agitations, de périls n'avait-il pas traversé, à quelle épuisante tension nerveuse n'avait-il pas été soumis! Il était encore stupéfait que tout ait si bien marché. Le train roulait à toute vapeur vers le Sud – pays du farniente – emportant les rares voyageurs au long des lacs, des montagnes, des cascades et autres beautés naturelles, à travers des tunnels assourdissants, sur des ponts qui tremblaient légèrement, au passage du rapide. Tout cela était étrange, charmant, un peu absurde: on eût dit des images empruntées à quelque livre d'école ou à des cartes postales, de ces paysages que l'on se rappelle avoir déjà vus une fois et qui ne vous concernent pourtant pas. Il était en pays étranger et, dès lors, lui-même un étranger, sans retour possible dans sa patrie» (HESSÉ 1973a, p. 103).

Klein séjourne d'abord dans un hôtel Milano imaginaire non loin d'une petite gare qui porte un nom italien, «*quelque chose en ogno ou ogna*» (HESSÉ 1973, p. 110). Il se trouve en Italie, puisqu'il a franchi une frontière au-delà des Alpes, mais il accorde à l'endroit lui-même peu d'importance: Honolulu, Mexico ou l'Italie, peu lui importe, dit-il (HESSÉ 1973, p. 113). L'essentiel est d'avoir quitté le «vieux monde» pour se projeter dans un monde «tout neuf», au paysage enchanteur: «*ponts de pierre aux belles arches jetés sur les rivières, falaises couleur d'ocre, murs de vignes recouverts de petites fougères, campaniles élégants (...)*», premiers palmiers... (HESSÉ 1973, p. 112). Comme l'indiquent les esquisses de «Tessin» (HESSÉ 1970), Hermann Hesse, dès qu'il descend du train à Lugano, se met à explorer la campagne des alentours: il va au Sud vers Agnuzzo, à l'Est et grimpe la colline en direction de l'église et du cimetière de S. Abbondio, s'engage plus loin sur la route tournoyant en direction de Montagnola, marche à travers les sentiers boisés jusqu'à la vieille église de la Madonna d'Ongero. Après un premier mois d'abandon, durant lequel il tente de célébrer sa nouvelle liberté en se baladant dans le paysage «italien», une bouteille de vin à la main, une jeune femme à son bras, saluant la vie d'artiste dans cet espace chaleureux, il s'enquiert auprès de ses rares amis où il peut s'établir d'une manière durable. Il déménage à Sorenno, un village proche, quand enfin Volkmar Andreä, un ami musicien-compositeur, lui déniche un appartement plaisant, dans la Casa Camuzzi, près de Montagnola.

Hermann Hesse connaît déjà le Tessin. Dès son premier voyage en Italie de 1901, il a traversé la con-

trée, et en 1907, il a séjourné au Monte Verità, pour une cure de deux semaines, dans des chalets que l'on peut visiter encore aujourd'hui, et qui ont accueilli une partie de l'avant-garde européenne au début du siècle (Monte Verità 1978). Ces «vacances» parmi les marginaux et les naturistes végétariens de l'époque ne l'on pas satisfait sous l'angle thérapeutique. Le fait de coucher à même le sol n'a pas guéri ses douleurs dorsales, et il n'a guère apprécié l'abstinence de viande et d'alcool, lui qui aime tant le vin! (BIAGGI et al. 1984, p. 53). Il a au moins appris à connaître cette région du Tessin: Orselina, le Vallemaggia, la Verzasca, Ronco... Durant la Première Guerre Mondiale, il est encore venu à quatre ou cinq reprises dans la région – où il a visité Locarno Monti, Ascona et Arcegno (BIAGGI et al. 1984, p. 53). Le Tessin lui a servi de substitut à l'Italie où il n'a pu se rendre en temps de guerre, les frontières étant closes. Rosetta Camuzzi, sa logeuse dès 1919, qui l'a accueilli à la Casa Camuzzi, le dépeint comme «un type maigre, plutôt grand, avec un regard très perçant, pénétrant, mais bon, très bon» (BIAGGI et al. 1984, p. 44). Il a l'air, selon elle, d'un va-nu-pieds («uno straccione»), il a les souliers troués, il ne soigne guère sa personne, mais il est très bien éduqué et gentil: «una persona finissima» (BIAGGI et al., p. 7). Le jour, il écrit *Klein et Wagner, Le dernier été de Klingsor* (HESSE 1973), il fait sa promenade quotidienne avec son sac de montagne, souvent muni d'un petit escabeau pour peindre, son indispensable chapeau de paille à larges bords posé sur la tête. Il voit très peu de monde. En 1920, il commence à fréquenter Hugo Ball dans le village voisin de San Abbondio, et qui laissera une biographie sur H. Hesse pour ses cinquante ans, en 1927 (BALL 1977). Dans la petite colonie germanophone vivant sur la Collina d'Oro, il se lie d'amitié avec Brown, l'ingénieur associé de Boveri à la tête de la fabrique d'Oerlikon du même nom, qui a acquis une villa à Montagnola en 1916. Brown cultive une passion motoriste pour l'automobile et l'avion. Leur occupation se situe aux antipodes l'une de l'autre, mais ils partagent un goût commun pour la lecture (et la photographie) (AGLIATTI 1979).

Dès son installation au Tessin, Hermann Hesse s'adonne intensément à la peinture, il peint notamment de jolies aquarelles à motif le plus souvent paysager, ici, un groupe de maisons en pierre, là un bosquet d'arbres, ou une vue sur le lac. Romain Rolland dit qu'il est surtout un visuel: «Il s'intéresse beaucoup à la peinture, semble bien au courant des artistes modernes (Gauguin, Van Gogh), et la musique lui suggère toujours des images, des paysages (dans tel prélude de César Franck – qu'il aime – il voit de grandes montagnes)» (ROLLAND 1972, p. 28). Romain Rolland se rend à Montagnola en 1920, trouve Hermann Hesse «maigre, creusé, rasé, ascétique, durement taillé dans l'os, comme une figure de Hodler. Il a passé par une crise extrêmement dure, d'où il est sorti,

dit-il, un homme nouveau» (ROLLAND 1972, p. 68). Le poète traverse sa «période orientale», cherchant à composer une synthèse entre le détachement de la philosophie indienne, et la souriante adaptation à la vie de la sagesse chinoise. Dans la note liminaire à la nouvelle *Le dernier été de Klingsor*, contant les expériences paysagères, sensuelles et intellectuelles du peintre Klingsor dans un été tessinois flamboyant, il est écrit que Li Tai Pe, poète des plus belles chansons à boire, est le favori de Klingsor. Dans cette nouvelle, dont la rédaction remonte à 1919, la Casa Camuzzi de Montagnola devient le Palazzo de Klingsor à Castagnetta – il existe en fait un Castagnola à l'Est de Lugano – Lugano prend la désignation drôle et ironique de Laguno; Carona, où Hermann Hesse a connu sa deuxième femme, Ruth Wenger, devient Careno, le San Salvatore le Monte Salute, le Monte Generoso le Monte Gennaro, etc. La géographie tessinoise est transfigurée comme par un coup de pinceau magique qui laisse disparaître sous les désignations fantaisistes une région aux contours bien repérables. Hermann HESSE (1984, p. 80) lui-même reconnaît que la Casa Camuzzi et le jardin, à la végétation si exubérante, se détachent dans «Klingsor» et dans d'autres de ses écrits. Il a aussi peint et dessiné plusieurs douzaines de fois cette demeure aux formes si extravagantes, imitation d'un château de chasse baroque, fruit de l'humeur d'un architecte tessinois vers 1860.

«*Cette belle et prodigieuse maison, dont je prends maintenant congé, a eu beaucoup de signification pour moi. Elle était à plus d'un point de vue la plus originale et la plus jolie de toutes celles que j'avais possédées ou habitées. Assurément, je ne possédais rien du tout ici, et n'habitais pas non plus la maison, mais seulement un petit appartement de quatre pièces en tant que locataire. Je n'étais plus maître de maison ou père de famille, qui a une maison et des enfants et des servitudes, qui appelle son chien et soigne son jardin; j'étais à présent un petit littérateur brûlé, un étranger déchiré et quelque peu méprisant qui vivait de lait, de riz et de macaroni, qui portait de vieux complets usés jusqu'à la corde et qui en automne apportait chez lui son repas sous la forme de châtaignes ramassées dans les bois. Mais l'expérience fut heureuse, et malgré tout, en dépit de ce qui a aussi rendu ces années difficiles, elles ont été belles et fécondes. Comme réveillé de cauchemars, de cauchemars qui avaient duré des années, je regagnais la liberté, l'air, le soleil, la solitude, le travail*» (HESSE 1984, p. 79) (ma traduction).

La Casa Camuzzi possède un escalier princier qui descend d'une manière théâtrale et pompeuse du portique de la maison au jardin. Ce dernier s'étage en terrasses avec force escaliers, haies, murs, et se perd dans le bas près d'une cascade. Des essences magnifiques, des glycines, des clématisses garnissent sa végétation. Vu d'en bas, de la vallée, Hermann Hesse le compare avec ses tourelles à un château sorti des contes d'Eichendorff (HESSE 1984, p. 80).

En 1930, son idylle avec sa seconde femme, Ruth Wenger, est depuis longtemps terminée; ce fut un mariage bref et malheureux. Sa nouvelle compagne s'appelle Ninon, elle sera sa troisième femme. Il l'a connu, semble-t-il, avant son deuxième mariage, alors qu'il habite précisément la Casa Camuzzi. Avec l'âge, l'appartement mal chauffé de cette maison de conte de fées l'indispose. Il pense de plus en plus à déménager avec Ninon dans un lieu plus confortable et plus sain. Ce ne sont que des désirs et des pensées, pas plus, précise-t-il. Et voici qu'au détour d'une conversation au Café «Arch», à Zurich, au printemps 1930, portant sur les maisons et les constructions avec «l'ami B.» (en fait Hans C. Bodmer, musicien et médecin, l'un de mécènes et bienfaiteurs de Hermann Hesse), H. Bodmer éclate de rire et s'exclame: «Das Haus sollen Sie haben!» (La maison, vous devez l'avoir!) (HESSE 1984, p. 82). Cela apparaît comme une jolie plaisanterie au poète, due en partie à une fin de soirée animée et enivrée, mais le rêve se réalise: le mécène cède un magnifique terrain et une maison dominant Montagnola et le lac; l'écrivain s'y installe avec sa compagne dans l'été de 1931.

Lorsque Romain Rolland vient à nouveau à Montagnola, en 1931, dans sa dernière demeure cette fois-ci, l'écrivain français le trouve plein d'espoir, le regard chaleureux et bienveillant. Certes il boitille, car il s'est fait mal il ne sait comment en déménageant, mais il jouit d'un certain confort moral et matériel. Affligé par les événements qui se déroulent en Allemagne, il ne désire pas pour autant s'engager publiquement. H. Hesse s'y refuse, craignant sans doute que des pressions politiques viennent détruire son fragile équilibre nerveux retrouvé. Dans une lettre adressée à sa sœur, Rolland constate que Hesse n'a plus de projet littéraire ambitieux à court terme et il le regrette, craignant qu'il se laisse aller à une sorte d'aisance et de facilité matérielle et spirituelle. Il faut comprendre la situation existentielle de Hermann Hesse à ce moment-là. Il émerge d'une période extrêmement difficile durant laquelle des dépressions ont suivi ses problèmes de santé (maladie des yeux, rhumatismes et surmenage). Les hivers de 1925 à 1931, qu'ils à passés dans son modeste appartement de Zurich et en partie à Bâle – parce que la Casa Camuzzi n'était pas chauffée – ont souvent été de très dures épreuves de solitude voire de marginalité, dont la première partie du *Loup des Steppes* rend parfaitement compte. En 1931, Hermann Hesse a cinquante-quatre ans. Ses grands romans sont tous écrits (les derniers en date sont le *Loup des Steppes* (1925–1927) et *Narcisse et Goldmund* (1927–1929), qui obtient un très grand succès, bien supérieur à celui du *Loup des Steppes*, dont une partie de la presse allemande a fustigé le côté «urbain» et «décadent» (!). Comment ne pas concevoir que Hermann Hesse aspire alors à jouir du paysage tessinois plutôt que de s'engager dans la tour-

mente qui gagne l'Europe? A partir de son installation à la Casa Bodmer en 1931, il se retire toujours plus du monde pour s'immerger dans un univers atemporel, celui de la poésie chinoise, de la philosophie indienne, du romantisme européen, et il se prépare à une œuvre monumentale, *Le Jeu des Perles de Verres*, qui paraîtra à Zurich en 1943 (HESSE 1943), et pour laquelle il sera couronné du Prix Nobel de littérature au lendemain de la guerre, en 1946.

Il n'est pas dans mon intention de rassembler tous les lieux et les itinéraires tessinois qui figurent, d'une manière ou d'une autre, dans l'œuvre littéraire ou picturale du poète. Le chapitre «Tessin» dans *Bilderbuch* (HESSE 1970) réunit quelques-uns des fragments d'une géographie vécue en étroite connexion avec le réel d'alors. Oui, H. Hesse aimait à se rendre à la Madonna d'Ongero sous les frais feuillages de la Colline boisée, où, au détour d'un sentier forestier, l'on aperçoit une langue du lac de Lugano et Agra accrochée sur le versant d'en face. Oui, H. Hesse aimait à descendre le sentier abrupt aboutissant à Morcote et se détendre dans un grotto devant un verre de vin frais; oui, il aimait tout particulièrement le village de Carona où habitait sa seconde femme, Ruth Wenger; oui, H. Hesse se rendait rarement à Lugano, où disait-il, il se sentait un étranger. Un Lugano qu'il a décrit de manière parabolique dans «*Die Fremdenstadt im Süden*» (HESSE 1973c), dont la structure évoque le stéréotype d'une ville touristique côtière et célèbre, Rio de Janeiro, Nice ou Palma de Majorque, son «lungomare» (bord de mer) où sont alignés des hôtels Bristol, Excelsior ou Continental, un centre-ville bigarré où ne s'aventurent que les plus curieux des touristes, et des banlieues maraîchères où seules les autos des plus téméraires font halte... Oui, c'est aussi et certainement Lugano, sa vieille ville et l'admirable jardin qui borde ses quais qui transparait dans *Klein et Wagner* (HESSE 1973b):

«Il rentra en ville, s'amusant à marcher sous les arcades sonores, et trébuchant sur les pavés inégaux, ne se privant pas de jeter au passage un coup d'œil dans les échoppes et les ateliers (...); il déboucha finalement dans un parc magnifique au bord du lac. Des curistes se promenaient dans les allées ou lisaient, installés sur des bancs. De vieux arbres, immenses, se pendaient, comme épris de leur image, sur l'eau d'un vert presque noir qu'ils dominaient de leur masse obscure (...) au loin, sur la rive opposée, on voyait des villages et des fermes baigner dans une clarté rose et blanc.»

Que Hermann Hesse soit infiniment redevable aux paysages tessinois, cela ne souffre aucun doute. Dans «*Vierzig Jahre Montagnola*» (HESSE 1984b), ne remercie-t-il pas explicitement son village et son paysage de l'avoir inspiré, lui qui a si souvent décrit et chanté ses montagnes, ses forêts, ses versants et ses vallées? Il a utilisé des centaines de feuilles de papier à peinture et de tubes de couleurs pour dessiner à l'aquarelle ou à la plume les vieilles maisons,

leurs toits à tuiles creuses, les murets des jardins, les châtaigneraies. Au balconnet de la demeure de Klingsor et au fier arbre de Judas, à la Casa Bodmer, la maison rouge située sur la colline, à tout le paysage tessinois scintillant de lacs, de montagnes, de forêts, de villages roses, le poète tire sa révérence, et il souhaite, même s'il n'est pas devenu tessinois, que la terre du cimetière de San Abbondio l'accueille aimablement (HESSE 1984b). «*Wenn ich auch kein Tessiner geworden bin*» (même si je ne suis pas devenu tessinois) montre bien que Hermann Hesse ne s'est guère illusionné sur son acceptation régionale. Il a certes entretenu des rapports courtois avec les autorités de son village, des relations d'amitié avec quelques autochtones, mais, de manière générale, il n'est en aucun cas devenu un «*écrivain régional*» qui a chanté les vertus d'un terroir confiné et de son peuple. Par le degré d'abstraction, de flou artistique et d'universalité délibérés qu'il a conféré à ses représentations paysagères, il a placé sa demeure véritable sur une terre mythique, utopique géographiquement parlant, mais reliée aux profondeurs de l'imaginaire poétique et du moi transcendantal.

Conclusion: à travers cet itinéraire dans la sédentarité d'un poète, nous avons cru montrer que l'environnement géographique est chose essentielle au littérateur, et, dans le cas particulier de Hermann Hesse, qu'il est une matière à imagination et à fondement existentiel très prisée. Que les expériences géographiques d'un artiste dans des lieux qui ont évolué depuis lors ne sont pas littéralement transcritibles et généralisables au commun des mortels ne fait pas de doute (TUAN 1978). Ce qui demeure toutefois commun à l'humanité, c'est la démarche appréciative (ou dépréciative) vis-à-vis des paysages de l'existence. Au-delà des expériences singulières de chaque être humain se profile un ensemble de valeurs pouvant être communément partagées. On qualifiera sans peine d'écologiques avant la lettre celles exprimées par Hermann Hesse.

Résumé:

The article deals with the successive home of Hermann Hesse (1877–1962), a German writer made Swiss citizen. A biographic and existential method is applied to investigate the places of dwelling of the poet, in relationship with lived space appearing in his autobiographic and imaginative literature.

Bibliographie

- AGLIATTI, M. (1978): Storia e storie della Collina D'Oro. Luoghi e genti. Gaggini-Bizzozero, Lugano, v. I.
- BALL, H. (1977): Hermann Hesse. Sein Leben und sein Werk, Suhrkamp, Frankfurt (1re éd. S. Fischer, Berlin, 1933).
- BIAGGI, R., SCONAMIGLIO, L., VIVIANI, P., (1978): Il viandante e il contadino. Hermann Hesse in Ticino. (Travail de maturité polyc. Lycée de Lugano).
- FREEDMAN, R. (1978): Hermann Hesse. Pilgrim of Crisis. A Biography, Pantheon Books, New York.
- HEIDEGGER, M. (1958): «Bâtir, habiter, penser» in Essais et conférences (Vorträge und Aufsätze), trad. de l'allemand par A. Préau, Gallimard, Paris, 5e éd.
- HESSE, H. (1914): «O Freunde nicht diese Töne», Neue Zürcher Zeitung, 3.12.1914.
- HESSE, H. (1917): «Der schwere Weg», Neue Rundschau, 28, pp. 542–546.
- HESSE, H. (1943): Das Glasperlenspiel, Fretz & Wasmuth, Zürich, 2 vol. (Le Jeu des Perles de Verre, trad. en français par J. Martin, Calmann-Lévy, Paris, 1955).
- HESSE, H. (1970): «Tessin» (1919–1924), in Bilderbuch (1926), Gesammelte Werke, Suhrkamp, Frankfurt am Main, B. 6, pp. 300–338.
- HESSE, H. (1973a): «Vom Naturgenuss», in Die Kunst des Müsiggangs. Kurze Prosa aus dem Nachlass. Hrsg. von V. Michels, Suhrkamp, Frankfurt am Main, pp. 99–103 (1re éd. Neues Wiener Tagblatt, IV, 1908).
- HESSE, H. (1973b): «Klein et Wagner», in Le dernier été de Klingsor. Nouvelles, trad. de l'allemand par E. Beaujon, Calmann-Lévy, Paris. (Klein und Wagner, S. Fischer, Berlin, 1920).
- HESSE, H. (1973c): «Die Fremdenstadt im Süden», in Die Kunst des Müsiggangs, op. cit. pp. 218–222. (1re éd. Dresdner Neueste Nachr. 30.8.1925).
- HESSE, H. (1984a): «Beim Einzug in ein neues Haus», Gedenkblätter. Erinnerungen an Zeitgenossen, Suhrkamp, Frankfurt am Main, pp. 65–82. (1re éd. in Gedenkblätter 1937).
- HESSE, H. (1984b): «Vierzig Jahre Montagnola» (1960), in Gedenkblätter, id. supra, p. 274.
- KELLER, G. (1978): Die Leute von Seldwyla, Diogenes, Zürich, hrsg. von G. Steiner.
- LEVY, B. (1989): Géographie humaniste et littérature: l'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877–1962), thèse, Faculté des Sciences économiques et sociales, Université de Genève, Le Concept Moderne, Genève.
- MILECK, J. (1978): Hermann Hesse. Life and Art, University of California Press, Berkeley.
- MONTE VERITÀ (ca. 1980): Berg der Wahrheit. Lokale Anthropologie als Beitrag zur Wiederentdeckung einer neuzeitlichen sakralen Topographie. Ouvr. coll., Electa, Milano.
- PIVETEAU, J.-L. (1986): «La perception de l'espace au XVIIIe siècle à travers l'étude d'un cas: Uli Bräker (Le pauvre homme du Toggenbourg)», in Der Mensch in der Landschaft. Festschrift für Georges Grosjean, Jahrbuch der Geog. Gesell. Bern, B. 55, 1983/1985, Lang, Bern.
- POCOCK, D. C. D. (ed) (1981): Humanistic Geography and Literature. Essays on the experience of Place, Croom Helm, London.
- ROLLAND, R. (1915): Au-dessus de la mêlée, Libr. P. Ollendorf, Paris.
- ROLLAND, R. (1972): D'une rive à l'autre. Hermann Hesse et Romain Rolland. Correspondance, fragments du journal et textes divers. A. Michel, Paris.
- TUAN, YI-FU (1978): «Literature and Geography: Implications for Geographical Research», in LEY, SAMUELS (Eds.), Humanistic Geography. Prospects and Problems, Croom Helm, London.